

Nomadismes et débrouilles individuelles

Intervention de Marc Uhry, directeur Rhône-Alpes Fondation Abbé Pierre

La Fondation Abbé Pierre pour le logement des défavorisés est une structure de défense du droit au logement. Le droit au logement est une idée qui découle des Droits de l'Homme. Les Droits de l'Homme découlent d'un vieux texte de droit du XVII^e siècle qui s'appelle l'Habeas Corpus qui signifie « Tu auras un corps à montrer ». Il y a une corrélation entre l'idée de droit, de démocratie, de République, et l'idée de corps. Il est bien possible que notre droit, notre république, s'adressent à des individus et non à des personnes et c'est peut-être l'une des difficultés auxquelles on va être confrontés et auxquelles vont être confrontés ces jeunes dans cette période de passage, de migration. On s'adresse à des individus et petit à petit au XIX^e siècle la notion de personne est rentrée dans le droit avec la reconnaissance d'abord des circonstances atténuantes puis avec la reconnaissance de l'irresponsabilité pénale pour les personnes qui traversent des épisodes délirants et cette reconnaissance recule aujourd'hui donc il est possible qu'on ait une République qui avance d'un dialogue avec les individus à un dialogue avec des personnes et qu'aujourd'hui, contractés par la peur du rapport à soi et du rapport aux autres, on se replie dans une forme de relation aux individus et que la défense des personnes en situation de fragilité par des structures comme celle qui a la bienveillance de m'employer, soit tournée vers la protection des individus et rate nécessairement son objet parce qu'elle traite mal de la question des personnes. En matière de logement c'est très important car le logement c'est matérialisé par une boîte dans laquelle rentrent des corps.

La situation de la jeunesse est un peu particulière dans ces temps difficiles. On a 3 millions et demi de mal logés en France et les jeunes sont particulièrement mal traités. C'est une catégorie qui est un peu à l'abandon des politiques publiques actuelles. En droit on n'a pas le droit d'avoir le RSA avant 25 ans, enfin grâce à Martin Hirsch on a le droit d'avoir le RSA avant 25 ans si on a travaillé deux ans à taux plein. Donc à moins de 25 ans, quelque part il faudrait déjà avoir une épaisseur de quatre ans pour toucher le RSA. C'est quand même ajouter l'insulte à l'outrage. Avant vous n'y aviez pas droit, maintenant vous pouvez ne pas le toucher. C'est un message à l'adresse de la jeunesse qui est particulièrement délicat. À côté de cela on a abandonné un tas de politiques comme la protection judiciaire de la jeunesse qui proposait des solutions pour les jeunes qui avaient été incarcérés qui se retrouvaient en foyers de travailleurs migrants. Sur Lyon seulement c'est un million d'euros en moins par rapport à il y a cinq ans dans la protection judiciaire de la jeunesse qui accueille des jeunes qui sortent d'incarcération. Les dispositifs des conseils généraux pour les jeunes de 18 à 21 ans qui étaient placés ont diminué. N'avez jamais besoin de la Protection de l'Enfance ! Il faut savoir ce que deviennent les jeunes qui sortent de la Protection de l'Enfance, c'est un cauchemar. Vous devez en avoir plein vos cabinets. Quand vous sortiez de la Protection de l'Enfance vous aviez des dispositifs de 18 à 21 ans qui vous accompagnaient vers l'autonomie. Tout cela a été cassé. On est dans un processus d'abandon au sens étymologique de mise au banc. On est dans des processus d'abandon de la jeunesse. On avait des politiques qui disaient « cette période de transition est un peu compliquée, on va essayer d'étayer un peu tout cela », et on a un système qui a dit « on enlève les étaies parce qu'aujourd'hui on s'adresse à des individus. Les gens sont responsables de ce qu'ils deviennent. On a des corps à protéger. Si vous avez besoin de quelque chose, basculez vers les dispositifs d'urgence. »

Ce processus d'abandon nous amène à des situations où plusieurs figures de la jeunesse sont confrontées à des difficultés de logement. La recomposition de la marginalité montre des figures éparpillées. La moitié des jeunes qui ont à se déplacer pour une formation professionnelle renoncent à la

formation professionnelle au motif du logement. Il ne s'agit pas d'exclusion sociale, de pathologie lourde, on est dans un truc où je n'ai pas d'argent pour me payer un toit sur la tête du coup je renonce. Après on voit le chômage des jeunes flamber. Il y a une forme d'élargissement de la vulnérabilité importante et qui concerne les personnes qui ne peuvent pas mettre de récit sur leur situation d'échec. On a tout bien fait comme on nous a dit. On a été discipliné, on a marché là où on nous avait dit, et ça ne mène nulle part. Les jeunes doivent renoncer par eux-mêmes. Le renoncement vient d'eux. Entre le récit qu'on peut faire des chemins et l'effort de renoncement qui vient de soi, on sent des tensions très fortes. On voit des jeunes en errance psychique, en errance sociale, et l'on voit des gens très marginaux mais qui ont trouvé dans cette marginalité une forme d'affirmation de leur personne. Et l'on voit des gens qui ont tous les stigmates sociaux positifs et qui ne vont pas très bien. Parmi ceux par exemple qu'on appelle les punks à chiens pour être simples on va croiser des phénomènes d'addiction, des diagnostics psy, des diagnostics sociaux. Ce sont des gens bombardés de diagnostics. Et ceux qui sont les plus loin de toutes les normes, on va leur proposer comme option de réintégrer la norme. Dans ma Fondation je finance des travailleurs sociaux pour qu'ils aillent dire à ceux qui ont du mal à supporter le cadre, toi tu auras plus de cadre que les autres. Le sociologue Pierre Vidal-Naquet expliquait bien cela à propos des jeunes en errance : aujourd'hui on a des récits sociaux sur des modes d'émancipation qui sont de modes d'affranchissement au groupe. Ce n'est pas par l'adhésion au groupe qu'on s'émancipe mais c'est plutôt en se singularisant. On a un double discours où il faut à la fois être conforme et se singulariser. C'est en se singularisant qu'on va trouver des parcours d'expression de soi. Une partie des personnes va essayer de se singulariser en parlant comme tout le monde pour essayer d'avoir une identité particulière, et une partie va prendre des chemins autres. Par exemple au collège ils vont fumer des joints pour acquérir une identité puis je vais prendre un peu de coke, je vais faire un cambriolage et ils vont essayer de se trouver un parcours de singularité comme cela. Quand ce parcours de singularité fait se télescoper au mur, on leur dit « on t'offre l'occasion de rentrer dans le troupeau ». Après tout ce que j'ai fait pour me singulariser, je vais pouvoir entrer dans un foyer de jeunes travailleurs où je n'ai pas le droit de boire une bière, où je ne peux pas ramener une copine, à 20 ans ! Je le dis en souriant mais c'est important. Les solutions que l'on propose aux personnes sont au contraire de leurs trajectoires. Au lieu de dire « on va t'aider à trouver les formules et les espaces d'expression de ta singularité, tu as choisi un chemin qui a fini dans une mauvaise précarité mais on va t'aider à trouver une bonne précarité », on dit « on va t'enlever ta précarité » parce que ce n'est pas que le futur qui est dangereux pour un jeune marginal, c'est aussi le passé et le renoncement à son identité parce qu'il va devoir commencer à ne plus fréquenter les mêmes personnes, ne plus utiliser les mêmes produits, ne plus avoir les mêmes représentations. « Sors de ton identité et va vers le grand espace de l'insertion » et l'insertion c'est le cadre, c'est statique, c'est une des deux figures de la mort. Les deux figures de la mort vous le savez c'est le cristal et la fumée. Soit on arrête de bouger et on se cristallise, soit on part en effervescence. On dit à des jeunes qui partent en effervescence « non nous on t'offre la possibilité de devenir du cristal. » Si on remplace de la mort par de la mort, ce n'est pas une réponse.

Dans les structures d'hébergement, il y a 50% de refus d'hébergements par les jeunes qui les ont demandés. Je ne parle pas de ceux qui ont renoncé à les demander. Il y a donc un gros décalage entre ce que l'on propose et les besoins auxquels on prétend répondre. Les nouveaux jeunes en difficulté on ne sait pas trop quoi leur répondre parce qu'on est avec nos anciennes batteries et les anciennes figures de jeunes à qui on a répondu de travers ont beaucoup de mal à accepter ce qu'on leur propose. Nous on est gentils on est là pour les aider et eux ils sont défaillants. Il y a un gros problème sur la question de l'échec et l'origine de l'échec. Il y a des jeunes que l'on ne voit vraiment pas, ce sont les jeunes des quartiers. Ce sont ceux qui ont 20 ans, qui mettent des chaussettes sur leurs survêtements et qui sont dans les halls. Quand James Dean portait des jeans et des blousons de cuir, les jeunes mettaient des jeans et des blousons de cuir pour lui ressembler. L'establishment a adopté progressivement les codes de la jeunesse. Aujourd'hui les jeunes de quartier écoutent du rap depuis 25 ans et mettent des

survêtements mais la société n'absorbe plus leurs codes. On a un désamour de la jeunesse qu'on n'avait pas autrefois. On ne les écoute plus au point que le Docteur Furtos nous disait tout à l'heure que les jeunes ne se révoltent plus. Là j'aurai un point de désaccord avec lui. Qu'appelle-t-on de la révolte ? Si la révolte c'est aller fumer des joints pendant trois semaines, aller défiler à Berkeley et niquer partout avant de retourner au boulot comme cela s'est passé il y a trente ans, qu'en est-il quand les jeunes chassent des quartiers entiers toute présence des services publics ? Qu'en est-il quand les jeunes ont abattu la police ? N'est-ce pas de la révolte ? La révolte est très forte mais ils sont tellement loin de nos représentations et nous sommes tellement loin des leurs que nous n'arrivons même plus à l'appréhender comme révolte. Nous sommes devenus les garants de la norme et de la manière de se révolter. « Non non ce n'est pas comme cela qu'on se révolte, ce n'est pas en allant faire flamber des voitures dans les quartiers. Il faut que tu ailles à Berkeley en écoutant les étudiants manifester contre la guerre du Vietnam. » Mais ils sont bien obligés de trouver des formes de révolte qui leur ressemblent pour répondre à leurs problèmes parce que la guerre du Vietnam est finie. Des pans entiers de jeunesse ont une expression de leurs difficultés, de leurs besoins, tellement loin des codes qu'on a que nous disons « on sait ce qui est le centre, on sait ce qui est la marge mais vous tous, les jeunes en formation professionnelle, les jeunes en exclusion, les jeunes des quartiers, les étudiants (on a 7000 logements CROUS pour 60000 étudiants à Lyon), vous ne rentrez pas dans les cases des services qu'on va vous proposer. Nous proposons des politiques d'habitat, avec tout le respect qui est dû et les efforts de la région qui n'a pas de compétence logement et est sympathique de le faire, qui ne sont pas calibrées pour des personnes qui ont toujours le tort de ne pas être le peuple tel que l'on a décidé qu'il devrait être, comme le stalinisme avec le prolétariat. Les politiques que l'on mène ne peuvent pas structurellement marcher.

Les politiques de l'habitat en France c'est 45 milliards d'euros par an, c'est-à-dire que sur 10 ans l'État, les collectivités territoriales, les partenaires sociaux ont dépensé 450 milliards d'euros. On dépense à peu près 10000 euros par an et par personne et les indicateurs ne régressent pas, on ne répond pas au problème. On a un vrai problème d'appréhension des besoins sociaux en France et particulièrement des besoins sociaux des personnes qui sont les plus rejetées. Les plus rejetées sont entre autres les jeunes qui ne sont pas forcément rejetés en tant que catégorie, ils sont rejetés à travers le fait qu'on ne les comprend pas. On leur propose des dispositifs d'insertion qui répondent à des besoins souvent marginaux, des besoins particuliers de personnes dans un grand océan de besoins qui s'expriment. On a peut-être besoin de nous déplacer nous-mêmes et c'est peut-être nous qui avons peur d'être nous-mêmes les exclus. C'est une chose qui me frappait quand j'étais petit dans mon quartier. Les adultes nous donnaient des éducateurs qui voulaient que l'on soit plus socialisés. Mais nous on connaissait déjà tout le monde dans le quartier. On tenait l'économie du quartier. Les adultes rentraient tous seuls et regardaient la télé tous seuls chez eux. Ils étaient tristes, ils n'avaient plus de boulot et ils étaient tous seuls tout le temps. Et ces gens nous disaient : « ce serait bien que tu t'insères et te socialises un peu pour devenir comme nous. On va commencer par enlever les bancs pour plus que vous vous retrouviez là ». C'est le mode de socialisation par la norme. C'est aussi le monde des adultes qui est un peu en situation d'exclusion, en situation d'isolement et qui a un problème de rapport à soi, de rapport aux autres et de rapport au futur. C'est peut-être aussi pour cela que l'on n'aime pas notre jeunesse parce que les jeunes c'est l'Autre mais c'est aussi notre futur et quand ce futur c'est la décadence, cela signifie que les jeunes sont cette promesse de décadence. Quand on voit des chaussettes sur un survêtement on se dit « aïe c'est la décadence qui arrive ». Le jeune va devoir payer pour nos inquiétudes. J'ai entendu un jour Richard Bohringer dire « J'ai eu la chance de venir d'une époque où l'on aimait sa jeunesse. » Et cela m'avait frappé. Je crois qu'il faut éviter de transmettre une mélancolie mais qu'il y a aussi une invitation à dire « on peut faire autrement ». On n'est pas obligés d'être mus par l'inquiétude. Dans le rapport que nous avons à la protection, ce n'est pas forcément une protection qui enferme, cela peut aussi être une protection qui libère, ce qu'est un arbitre au rugby. Il doit aider à libérer le jeu, aider à la création. Ne pourrions-nous pas proposer des

lieux où l'on invente beaucoup plus, des lieux où l'on construit, où l'on se construit ? Le logement est important pour la jeunesse parce que c'est un espace. Dans une société qui a perdu beaucoup de ses rites initiatiques, l'accès au logement est important. Nous sommes confrontés dans le logement à une suite de paradoxes : il y a une tension entre un marché immobilier qui dit « sois hyper stable, hyper construit, amène tes trois fiches de paie », et un marché économique qui dit « sois hyper mobile, sois effervescent, sois auto-entrepreneur » et quand on est jeune et qu'on est confronté à cette fragilité de l'emploi c'est très difficile. On est confronté au fait que le logement doit être occupé comme le dit le code civil « en bon père de famille ». Le logement va avec l'image de la famille avec une famille qui s'est disloquée et qui ne correspond plus aux images que l'on porte. Quand on est jeune est que l'on s'installe, la question du bon père de famille, alors que l'image du couple est très dégradée, c'est compliqué à investir. Cela fait beaucoup de paramètres dans ce qui est un rite initiatique important qui est le passage au premier logement. Le premier logement qui est un lieu de construction du rapport à soi, aux autres, et au lieu. Le logement est aussi un lieu de construction très important de la personne. Cela ne doit pas être un endroit qui aliène. Cela doit être endroit où cette construction soit possible, où cette singularité soit possible, cette précarité et ce besoin des autres soit possibles. Nous devons arriver à nous abandonner et à nous mettre au banc nous-mêmes pour pouvoir laisser les jeunes avec lesquels nous sommes en confrontation s'inventer. Par exemple, choisir son logement. Pourquoi les logements qu'on propose ne sont pas transparents et ne sont pas dans des catalogues que les jeunes pourraient choisir ? Pourquoi ne peuvent-ils pas bricoler leur logement ? Pourquoi ne peut-on pas inventer des colocations où l'on se rend utile au quartier moyennant quoi on a une baisse de son loyer ? C'est en plus reconnu par des formations qualifiantes qui reconnaissent cette utilité au quartier. On peut inventer et on n'est pas obligés d'être normatif ni défaitiste. Je crois que ce temps de crise qui est une crise économique et sociale est aussi une crise de nos modes d'intervention qui se sont peut-être figés, qui ont peut-être vieilli, qui sont peut-être bouffés par l'anxiété. Il y a des taux d'absentéisme dans le secteur de l'insertion par le logement qui sont énormes. Les professionnels souffrent aussi beaucoup. Une des manières de redonner aux jeunes une place dans la société est de remettre ces professionnels au service des personnes ce qui signifie que les hiérarchies arrêtent avec toutes les procédures, tous les mécanismes de contrôle et la robotisation du travail. Je finis sur cette citation de Dashiell Hammett qui est le créateur du roman noir américain qui disait les héros de roman noir qui sont super désenchantés, ne croient plus en rien, connaissent tous les revers de la politique, finissent toujours par défendre la veuve et l'orphelin « parce qu'il n'y a d'éthique possible que dans la pratique ». Notre danger c'est la robotisation de la pratique. Nous faisons remonter l'éthique au niveau du discours et il n'y a plus d'endroit pour l'expression du politique. Il y a un gros travail à faire tous ensemble pour remettre du politique dans le discours et remettre de l'éthique dans la pratique.